

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 19 JUIN 1846.

No. 39

LA SUPÉRIEURE DES DAMES DE SAINT JOSEPH

Nous avons vu que la Religion peut vaincre les passions et leur opprimer la générosité la plus sublime ; il nous sera facile d'ajouter que l'être animé par la Religion est aussi capable de pratiquer toutes les vertus qui tournent à l'avantage de la société. Entre les nombreux exemples que nous pourrions citer, j'en choisis un si frappant, que j'espère inspirer à mes jeunes lecteurs le même intérêt que j'ai éprouvé moi-même en recueillant les faits dont la certitude est facile à vérifier, puisque celle dont je cite l'exemple existe, et qu'elle édifie un petit coin de l'Afrique, où son dévouement et son enthousiasme religieux l'ont conduite.

Peut-être craindrais-je d'offenser sa modestie, si elle pouvait savoir que ma plume indiscrette révèle à l'admiration des faits dont elle croit qu'on ignore la connaissance ; mais pourquoi ne pas soulever le boisseau qui couvre la lumière, pour que quelques-uns de ses rayons perçoivent l'obscurité. M'appuyant sur son absence, pour lui rendre un hommage que l'équité autorise, et qui peut devenir utile, si jamais elle connaît que je l'ai citée pour modèle, si jamais la voix du reproche vient me dire : *Je voulais être inconnue, pourquoi m'avez-vous mise en évidence ?* N'aurai-je pas le droit de lui répondre, pour l'apaiser : J'ai voulu vous trouver des imitateurs.

Dans un village de la Bourgogne, une ancienne famille dont les titres de noblesse étaient des actes de vertu, s'occupait depuis plus de deux cents ans à suivre avec activité l'utile profession d'agriculteur.

Cette famille n'avait point acquis de richesses, mais son toit hospitalier n'avait jamais refusé de servir d'asile au voyageur égaré ou au pauvre souffrant. De père en fils, la famille J... tenait à honneur de diriger le soc de la charrue, et l'on aurait regardé parmi elle avec la même indignation ceux qui auraient dédaigné cette noble occupation, qu'autrefois parmi la noblesse on méprisait ceux qui avaient dérogé.

Les vertus étaient aussi héréditaires dans cette famille que la coutume de labourer. Estimés dans le pays, les propriétaires qui leur avaient confié des fermes, ne craignaient pas, à l'époque où les assignats remplaçaient en France les valeurs métalliques, d'être payés par cette valeur fictive car la probité de J... et des P..., leurs parents, était passée en proverbe. Des mœurs agrestes et non corrompues, une foi simple, et un grand respect pour la Religion de leurs pères, distinguaient ces braves gens, et les rendaient chers à leurs compatriotes. Le chef de la famille J... savait lire ; on allait lui demander des conseils, et ils étaient toujours donnés et suivis à la satisfaction générale, car ils étaient inspirés par le bon sens uni à la probité.

En 1789, la chaumière du père J... réunissait sous son toit patriarcal quatre filles et deux garçons, qui faisaient la richesse et l'orgueil de leurs père et mère. L'aînée des filles, appelée *Nanette*, se faisait remarquer par une vivacité et une intelligence bien supérieures à ce qu'annoncent ordinairement les enfants de la campagne.

A peine était-elle âgée de onze ans, que sa piété remarquable et l'assiduité qu'elle mettait aux exercices religieux la firent jugée digne d'être admise au rang des communicantes ; après cet acte solennel, cette piété si douce et si fervente se changea en un véritable enthousiasme.

Les temps n'étaient pas favorables au zèle des fidèles, car les ministres de la Religion, persécutés de toutes parts, fuyaient, et les pasteurs dispersés laissaient à l'abandon leur faible troupeau.

Inspirée par le ciel, la jeune J... résolut de braver tous les dangers et toutes les persécutions pour entretenir dans le cœur de ses compatriotes l'étincelle du feu de la Religion. A peine sortie de l'enfance, les forces supérieures de son âme lui faisaient trouver des ressources pour réunir tous ceux qui, comme elle, étaient dévorés de la gloire de Dieu. Tantôt une grange était le temple rustique où les prières se faisaient en commun, tantôt un bocage isolé recevait sous sa voûte de verdure et le ministre assez courageux pour venir, au péril de sa vie, apporter des secours spirituels à son troupeau désolé, et les pieux chrétiens qui mettaient leur orgueil à accomplir les devoirs de leur Religion, malgré les menaces des farouches tyrans qui voulaient éteindre en France les lumières de la foi.

La jeune Nanette J... était partout. Sentinelle vigilante, après avoir participé à l'office divin pendant une partie de sa durée, sa sollicitude préservait l'ecclésiastique des dangers qui auraient pu l'atteindre. Une fois elle vit venir des espions de l'autorité désorganisée, qui ne pouvaient supporter les accents de la piété ; aussitôt Nanette donne au troupeau fidèle le signal du danger, et repart comme un éclair au devant des sicaires. Par sa gaieté ;

son jargon naïf, elle eut l'art de les arrêter assez de temps pour que le pasteur et le troupeau fussent hors de leurs atteintes.

Savait-elle un malheureux prêtre, errant et fugitif, sa pieuse charité avait bientôt découvert son asile, et alors il pouvait être sûr de n'avoir à redouter ni besoins ni dangers.

Nanette avait atteint seize ans, et sans se laisser toucher par les sollicitations de ses parents et celles de ceux qui recherchaient sa main, elle refusa constamment de se marier. Lorsqu'on lui demandait la raison de ses refus, elle répondait avec candeur, mais avec une volonté bien prononcée : " Il me semble que je suis destinée à faire un peu de bien : c'est une trop belle vocation pour que j'y manque, et je ne veux être que l'épouse du Seigneur."

Cependant, prenant un zèle ardent pour une inspiration céleste, avec plus d'enthousiasme que de prudence, la jeune vierge entreprit, avec un de ses frères, le pèlerinage de Notre-Dame des Hermites ; un secret motif dirigeait ses pas dans ces contrées agrestes ; elle savait que le monastère de la Trappe, si célèbre par ses austérités rigoureuses, avait obtenu en Suisse un sauvage asile ; elle voulait essayer les rigueurs de cet ordre, et vaincre les difficultés par le courage.

Le pieux abbé qui dirigeait le monastère, la reçut avec l'indulgence qu'on doit à la faiblesse ; mais, loin d'approuver la résolution qu'elle annonçait de s'ensevelir dans une cloître, il la blâma fortement, et fournit un aliment au zèle qui l'animait, en lui montrant tout le bien qu'elle pourrait faire dans la société en fondant un ordre dont les premiers devoirs seraient d'instruire les enfants dans la religion chrétienne, et de prodiguer des soins aux malades.

Lorsque ces deux points furent développés à la jeune enthousiaste, son imagination s'embrâsa à l'instant du désir de réaliser le projet dont on lui a montré la possibilité ; mais comment y parvenir ! quelle confiance peut inspirer un enfant de seize ans ! où sont ses richesses ! qui croira ses insinuations ! qui aura du respect pour ses lumières, son expérience ! Nanette se disait bien tout cela ; mais cet avertissement du ciel, mais les conseils du père abbé, ne devaient-ils donc pas agir plus puissamment sur son esprit, que les craintes pusillanimes inspirées par la faiblesse et l'ignorance ?

En quittant le père abbé, la jeune J... revint avec son frère à la maison paternelle, où l'on était fort inquiet, et même courroucé de son absence ; elle eut bientôt obtenu sa grâce ; mais elle avait à cœur d'obtenir davantage, et ce désir la rendit éloquent ; elle essaya tout son pouvoir sur la volonté de son père, pour le déterminer à acquérir un bien national qui était alors à vendre. Un bien national ! diront quelques rigoristes censeurs, quelle horreur ! Et non, messieurs, ne vous récriez pas avant de m'avoir entendu : la cause devait purifier l'effet. C'était le couvent d'un ordre supprimé ; le prix en était à la portée des moyens de son père ; elle voulait y établir une communauté : ces motifs ne lui vaudront-ils pas votre indulgence ? Le père consent, et cède à sa fille la propriété qu'il vient d'acquérir, la laissant libre d'en disposer comme bon lui semblera. Quelle est heureuse cette fois ?

Elle pourra enrôler sous les saintes bannières de la Religion les jeunes vierges qui, comme elle, ont le louable désir de se dévouer à perpétuer les saintes doctrines. Ses trois sœurs veulent s'associer à son œuvre de piété ; bientôt une dizaine de jeunes personnes, persuadées par l'éloquence entraînée de la jeune supérieure, viennent solliciter comme une faveur de porter la livrée de la milice chrétienne. La vanité ne leur a pas sans doute inspiré ce désir ; car l'humble habit se compose d'une robe d'étoffe commune, dont la forme ne peut ni favoriser une taille élégante, ni draper des formes séduisantes ; un bandeau, une guimpe, un voile, favorisent la pudeur, et ne sont pas les ajustements que choisirait l'amour-propre.

Mais qui nourrira cette colonie naissante ? car aucune de celles qui la composent n'ont de fortune. Mes sœurs, avait dit la sœur J... en admettant les jeunes néophytes, nous n'avons rien ; mais Dieu nous envoie les petits enfants, et le travail de nos mains pourvoira à notre subsistance ; cultivons la terre qui dépend de notre maison ; nous sommes jeunes, fortes, et l'Évangile dit qu'il faut jeter dans les ténèbres ceux qui ne feront pas valoir le talent qui leur a été confié. On a accusé les ordres religieux de n'avoir produit que de pieux fainéants, mettons-nous à l'abri d'un pareil reproche. Travaillons, mes sœurs, et qu'on ne puisse nous accuser d'être inutiles, ou à charge à la société.

Cette courte et simple harangue électrisa tous les courages ; la jeune fondatrice traça à la hâte des réglemens que chaque religieuse jura d'accomplir fidèlement. La volonté n'est pas enchaînée dans cette asile, par des vœux